

1554

DEUX FRANCS

SOLIDARITÉ

FAIT
MA

FORCE

La Jeunesse Ouvrière

RÉDACTION ADMINSTR.
14, Bd de la Cité
LIMOGES

NUMÉRO SPÉCIAL

TA PLACE

jeune travailleuse
DANS LA FRANCE
NOUVELLE

Quelle a été la réaction, jeune travailleuse de Limoges, quand tu as appris ces jours derniers que tu participerais désormais aux élections?

Je vais te dire la mienne et toutes les réflexions qu'a fait naître en moi cet événement. Eh bien! j'ai été franchement contente, je te l'assure. Cependant, je n'aime pas la politique, et je m'en occupe peu, ou pas du tout. Je me préoccupe beaucoup plus des questions sociales et de l'avenir de la classe laborieuse.

Je n'aime pas la politique; ce n'était donc pas la perspective d'avoir en main un bulletin de vote qui me rendait contente. Pourquoi donc ai-je éprouvé une certaine satisfaction en apprenant que j'allais voter?

Injustices criantes.

C'est qu'il y avait là, pour moi, l'indice d'une évolution dans la mentalité générale, et la restauration d'un légitime féminisme qu'on avait véritablement étouffé au cours de ces dernières années.

Il n'y a pas de doute que les doctrines nazies piétinaient la femme. Et cela se comprend un peu, puisqu'on exaltait par-dessus tout la force, et celui qui la représente, l'homme. Dans la pensée de plusieurs, la femme n'était guère autre chose qu'un instrument qui permet à l'homme de satisfaire son appétit de jouissance. Par rapport à l'Etat, la femme, c'était la machine à fabriquer des petits citoyens, en série... Quant à la dignité de la femme qui, en tant que personne humaine, est une fin et non un moyen, personne n'y pensait trop.

Je ne sais si tu as lu des livres ou des articles d'Henry de Montherlant, un monsieur qui avait beaucoup de succès ces années-ci dans les milieux officiels. Il faut voir avec quel mépris il parlait de la femme. Moi, ça m'écoeurait.

Et il y avait de cela dans l'air : un certain dédain de la femme, une méconnaissance de ses droits les plus légitimes. J'avais lu un ouvrage de Sertillanges, sur « Féminisme et christianisme », ouvrage écrit avant 1914, et où le conférencier, au nom des principes chrétiens, revendiquait les droits légitimes de la femme. Eh bien! cet ouvrage-là, il avait l'air d'être en avance d'un siècle sur ce qui se passait en France dans les années 1940-1944.

J'ai eu l'occasion de voir tant d'injustices sur ce point que cela me rendait révolutionnaire. J'ai vu des jeunes filles réduites à des salaires de famine et qui étaient presque acculées à se mal conduire pour avoir le moyen de se vêtir convenablement. J'ai vu des femmes éminentes, maintenues à des postes secondaires, et avec des traitements inférieurs, simplement parce qu'elles étaient des femmes et non des hommes. Je me suis même permis de dire un jour à un personnage officiel : « A égalité de talent, de mérite et de tra-

France THIBAULT.

(Voir la suite page 2.)

TRAVAILLEURS CHRÉTIENS

NOTRE

par Monseigneur
l'Evêque de Limoges

présentez-vous
hardiment !

TÉMOIGNAGE

Le jeudi 24 août dernier, à Montauban, au cours d'un grand Rassemblement, un camarade jociste, après avoir apporté le salut fraternel de ses frères chrétiens : à tous ceux qui ont donné leur vie pour la libération du pays et à ceux qui souffrent et qui souffrent encore, s'adressa aux jeunes qui, demain, seront les hommes nouveaux.

Voici en quels termes il continua son intervention :

QUELLE LIBÉRATION.

Nous luttons pour la libération contre les ennemis extérieurs de notre Patrie. Il est profondément injuste et inadmissible qu'une puissance étrangère attente à cette vie.

Nous luttons pour la libération contre les ennemis du Christianisme. « Il y a une race élue, nous dit-on; les autres hommes sont des esclaves. — La force prime le droit. — L'idéal suprême, c'est le sang. » Nous, chrétiens, nous disons avec Paul, apôtre du Christ : Il n'y a plus ni Juif, ni homme libre, ni esclave, ni Noir, ni Jaune, mais des Fils de Dieu, des Frères du Christ.

Nous disons que la force est au service du droit.

Nous ne reconnaissons qu'une seule et véritable force : la force des valeurs.

Nous pensons qu'il n'y a qu'un sang que nous puissions adorer, c'est celui du Christ versé pour la libération du monde.

Nous luttons pour la libération contre les ennemis intérieurs du pays. Nous, chrétiens, nous sommes contre toutes les dictatures :

— contre la dictature de l'argent, et nous disons que l'âme d'un travailleur vaut plus que tout l'or du monde;

— contre la dictature de la force : l'Etat est au service du peuple; notre idéal, c'est celui de l'Amour.

Nous sommes pour la Fraternité : pour la Fraternité universelle.

Nous luttons contre la dictature des partis : Nous ne voulons plus les luttes démoralisantes d'avant-guerre; nous voulons collaborer tous fraternellement unis pour une Renaissance française. La nouvelle France est déjà née.

Mais nous voulons exiger plus encore : Nous voulons nous dépasser nous-mêmes. Nous voulons faire périr en nous le « vieil homme ». Nous voulons nous libérer de la lâcheté, de notre orgueil, de notre haine; nous voulons faire naître en nous « l'homme nouveau ». — Ce sont des hommes nouveaux qui construiront le monde.

Pour ce programme positif :

- nous avons un Amour;
- nous avons un Chef;
- nous avons une Force;
- nous avons un Amour immense dans le cœur : une flamme que rien ne pourra jamais éteindre.

Nous sommes véritablement invincibles parce que nous avons un chef. Celui qui, il y a deux mille ans, s'est fait ouvrier, a peiné sur un établi de charpentier, le plus grand des révolutionnaires! Celui qui, le premier, est venu annoncer au monde l'idéal de fraternité, notre chef : Le CHRIST.

Pour Lui, nous sommes prêts à tout souffrir, à faire le sacrifice de notre vie. Nous regrettons de n'avoir que notre pauvre vie à donner.

Notre force : ce sont les millions de martyrs qui, au cours des siècles, ont donné le témoignage de leur foi. Ce sont les millions de chrétiens qui luttent chaque jour pour la libération du monde.

Notre force : c'est le CHRIST vivant au-dedans de nous-mêmes.

Voilà pourquoi nous sommes pleins de joie et de confiance. Aucune force ne pourra jamais nous abattre. Tous UNIS, mes camarades, pour reconstruire notre Pays!

VIVE LA LIBERTÉ! VIVE LA FRANCE!
VIVE LE CHRIST!

ABSENTS, vous manqueriez au monde en reconstruction. Présentez-vous à vos camarades de travail avec les encycliques *Rerum novarum*, *Quadragesimo anno*, *Divini redemptoris*, avec le *Message de Noël 1942* et celui du 1^{er} septembre 1944. Vous aurez ainsi sur la question sociale, sur la valeur de la personne humaine, sur la noblesse du travail, sur le juste salaire, sur la propriété, sur la répartition des biens terrestres, sur le capitalisme et même sur les trusts, des principes que personne autre, puisant à d'autres sources, ne pourra fournir aussi précis, aussi abondants, aussi logiques. Nos compagnons de travail seront étonnés de constater combien ces enseignements des Papes répondent aux aspirations les plus actuelles des travailleurs.

CAR, que veulent les travailleurs? Ils veulent enfin être quelque un sur le champ du labeur et non pas seulement des machines à rendement; ils veulent être traités comme des hommes. Notre doctrine proclame que la dignité de la personne humaine est comme le fondement de l'édifice social. Pour l'Eglise, l'homme est tellement grand, que par le baptême il devient enfant de Dieu. Aucune doctrine ici-bas n'élève l'homme aussi haut.

Que veulent les travailleurs?

Plus de justice dans la répartition des biens? Mais les Papes n'ont pas cessé de dénoncer l'injuste concentration des richesses entre les mains de quelques-uns tandis qu'une multitude de prolétaires vivait avec anxiété dans la cruelle incertitude du lendemain. Léon XIII, en 1891, parlait de la « misère imméritée » d'un grand nombre, et Pie XI, en 1931, n'hésitait pas à dire « que les richesses créées en si grande abondance à notre époque d'industrialisme sont mal réparties et ne sont pas appliquées comme il conviendrait aux besoins des différentes classes ».

Pie XII fait une obligation aux chrétiens de s'attarder à « résoudre l'angoissant problème du relèvement du prolétariat, relèvement qu'il importe de considérer, non seulement comme un progrès temporel mais comme la réalisation d'un devoir moral ». (Message du 1^{er} septembre 1944.)



Photo R. Terrason

Mgr RASTOUIL,
Evêque de Limoges.

QUE veulent-ils encore nos travailleurs? Un plus juste salaire? Un salaire qui tienne compte qu'ils sont des hommes, des époux, des pères de famille?

Mais il y a cinquante-trois ans Léon XIII parlait de « l'ouvrier qui percevra un salaire assez fort pour parer aisément à ses besoins et à ceux de sa famille ». Bien mieux, il demandait que l'ouvrier pût, « par de prudentes épargnes, se ménager un petit superflu qui lui permette de parvenir un jour à l'acquisition d'un modeste patrimoine ».

(Voir la suite page 2.)

NOTRE CAMPAGNE

POUR LE PRÊT AU MARIAGE
ET LA CAISSE DOTALE

Dans une cité laborieuse comme Limoges, il est inutile de rappeler les durs sacrifices qu'a dû consentir la classe ouvrière, depuis que le cataclysme, qu'on veut encore appeler guerre, s'est abattu sur notre pays.

Plus que toutes autres la classe ouvrière a tout subi et plus que les autres c'est sa jeunesse qui a été la plus éprouvée. Captivité, déportation, travail inhumain et forcé, brimades, salaires de famine, rien n'a manqué au calvaire des jeunes-travailleurs.

Mais maintenant cela est fini ou va se terminer rapidement pour tous. Et pour tous va se lever l'aube radieuse de l'Espérance.

Espérance dans l'avenir. Espérance de pouvoir réaliser les aspirations ancrées au plus profond de nous-mêmes.

Parmi elles, la plus grande, la plus noble, la plus naturelle : la fondation d'un foyer, d'une famille, LE MARIAGE. Et pourtant quand on réfléchit à cette chose, à première vue si aisée, on recule effrayé par les détails qui ne sont terribles que pour les jeunes salariés.

Notre bel idéal, notre rêve d'un foyer heureux sera-t-il brisé par cette barrière qu'est l'argent, cet argent qui permettra aux jeunes époux de se lancer hardiment dans la vie, de s'entourer du minimum nécessaire ainsi que d'une petite sécurité.

De l'argent, oui il en faut, à 20.000 francs une chambre à coucher, à 1.600 francs la paire de draps, sans parler des chaises, tables, assiettes, etc...

Et ce n'est pas dans les Stalags, dans l'usine de Berlin, de Stuttgart ou de

Vienne, sur un chantier Todt-en France ou ailleurs, et moins peut-être dans les usines de chez nous que nous avons pu constituer un pécule suffisant pour faire face à ces terribles exigences.

Alors allons-nous renoncer à ce droit sacré.

Allons nous attendre des jours meilleurs, des années peut-être et perdre avec elles les qualités que notre jeunesse seule possède.

Où bien allons-nous quand même nous lancer hardiment, malgré tout? Cela ne servirait je crois qu'à tomber à bref délai épuisé d'une lutte inégale, et ne faire plus qu'un ménage de prolétaire algérien.

Nous ne voulons pas cela, nous avons mérité mieux.

Nous, jeunes ouvriers chrétiens, nous nous élevons de toutes nos forces et nous demandons aux pouvoirs publics de prendre des décisions immédiates.

Nous demandons le Prêt au mariage et la Caisse dotale.

Ces projets élaborés depuis longtemps par nous n'ont pu encore se réaliser, malgré six mois d'une étude « trop » approfondie par une commission composée des principales personnalités de la ville.

Voici, dans leurs grandes lignes ce que peuvent être ces deux projets.

PRÊT AU MARIAGE. — Nous le voyons appliqué sur le plan municipal. Tous les jeunes ouvriers répondant à des conditions définies ont droit à un prêt de 12.000 francs, remboursable à partir de la troisième année qui suit le mariage, par versements de 100 francs par mois sans intérêts.

remise de 1.000 francs et le remboursement suspendu pendant dix mois. A la naissance du deuxième enfant, remise de 1.500 francs et suspension de versement pendant quinze mois.

A la naissance du troisième enfant et des suivants, remise de 2.000 francs et suspension de versement de vingt mois.

Nous pensons qu'un tel projet est facilement réalisable à bref délai; il suffirait seulement d'avoir des fonds de démarrage : 1.000.000 de francs qui peuvent être votés dans le prochain budget de la ville.

LA CAISSE DOTALE. — Cette Caisse est un projet d'avenir.

Les jeunes ouvriers verseraient à partir de leur entrée au travail jusqu'au mariage un pourcentage de 4 p. 100 (par exemple) sur leur salaire mensuel, l'employeur verserait une somme égale (comme pour les A. S.). Cette caisse dotale pourrait très bien être prise en charge par les Caisses de compensation des allocations familiales.

Ainsi le jeune travailleur aurait l'énorme avantage de pouvoir disposer à son mariage d'une somme importante et qui serait sa propriété.

Nous allons commencer les démarches auprès des personnes compétentes, en union avec tous les Mouvements de jeu-

nes, mais il faut pour qu'elles aboutissent que tous les jeunes ouvriers se préoccupent de ces questions et montrent par leur union que c'est là une question de première importance pour l'avenir et le bonheur des foyers futurs.

N'oublions pas que c'est dans ceux-ci que se forment l'âme de la classe ouvrière de demain.

Alors, tous unis, à l'action!

J.-L. D.

L'ÉMANCIPATION

de la femme ne veut pas dire qu'elle soit enlevée « à la vie domestique et au soin des enfants pour la jeter dans la vie publique et dans les travaux de la production collective au même titre que l'homme »

(Pie XI, 19 mars 1937.)

1944... le monde ouvrier atteint sa majorité!

TRAVAILLEURS CHRÉTIENS

présentez-vous hardiment !

(Suite de la page 1.)

Que veulent-ils donc? Mais tout simplement être propriétaires. Et c'est ce que revendiquaient pour eux les Papes, et déjà Léon XIII qui proclamait qu'il n'y aurait rien de fait « si l'on ne commençait par poser comme principe fondamental l'inviolabilité de la propriété privée », et il demandait « que l'on stimule l'industrielle activité du peuple par la perspective d'une participation à la propriété du sol ».

Et notre grand Pape social Pie XII vient de préciser, le 1^{er} septembre 1944 : « Quoi qu'il en soit de l'autorité économique de l'avenir, les hommes ne pourront poursuivre librement leur fin qu'à condition que soit respectée et protégée la fonction vitale de la propriété privée ».

Etre propriétaire, pour l'ouvrier comme pour quiconque, est une condition nécessaire de bien-être et de liberté et cette condition doit être assurée à chacun par l'Etat.

En somme un salaire est un moyen de rétribution du travail permettant à l'ouvrier de nourrir sa famille, d'avoir sa maison et son jardin, de réaliser même « une modeste fortune » (le mot est de Pie XI). Voilà ce que depuis plus d'un demi-siècle les Papes, au nom de la morale et de la justice sociale, revendiquent pour les travailleurs. Et on en vient là de tous les points de l'horizon politique.

QUE veulent-ils de plus, les travailleurs? Avoir une part plus directe à l'activité et aux bénéfices de l'entreprise? C'est prévu et Pie XI demande de tempérer « le contrat de travail par des éléments empruntés au contrat de société », et qu'ainsi ouvriers et employés soient « appelés à participer en quelque manière à la propriété de l'entreprise, à la gestion ou aux profits qu'elle apporte ».

Et quoi encore? Que la femme, « la bourgeoise », comme certains disent, reste à la maison pour s'occuper du ménage et des enfants et ne pas être obligée de faire deux journées par vingt-quatre heures? Tout cela est prévu par les Papes et en des expressions définitives que nous n'avons pas le temps de relever ici.

Les loisirs? Mais ils sont prévus aussi, et aussi les assurances, sans oublier les syndicats et le droit naturel d'association.

Quoi encore? La nationalisation de certaines entreprises au service de tous? Le Pape Pie XI y a pensé. « Il y a certaines catégories de biens pour lesquels on peut soutenir avec raison qu'ils doivent être réservés seulement à la collectivité. Des demandes et des réclamations de ce genre sont justes et n'ont rien qui s'écarte de la vérité chrétienne. » (Quadragesimo anno.) Mais Pie XI met en garde contre une nationalisation généralisée.

Mais il faut une borne. C'est assez pour montrer que la doctrine sociale catholique n'est pas en retard. Elle est plutôt en avance. A la consulter on y gagnera des principes sûrs et aussi du temps dans l'œuvre gigantesque de la reconstruction sociale du monde.

PRÉSENTEZ-VOUS donc hardiment avec les enseignements des Papes; c'est là ce que cherche la masse; malheureusement ce pain de vérité ne lui a pas été suffisamment distribué. Vous, qui vivez dans les milieux du travail, devenez les porteurs du pain de vérité, en réalité des Christophores, car ce pain c'est le Christ.

Ne vous contentez pas de porter les encycliques et messages dans votre poche; portez-les dans vos mémoires, dans vos cœurs, dans vos vies. Extrayez-en, sur un petit carnet, les pensées profondes, les slogans de vie sociale, que vous relirez, que vous vous appliquerez à vivre. Alors le monde verra par vous et en vous ce qu'il n'a pas et qui lui manque tant, la vérité de Dieu, base nécessaire de tout ordre social sous n'importe quel régime politique. Car le Christ et le Christ seul est, et peut être le lien d'amour, de fraternité, qu'appellent les hommes.

« Il faut d'abord, dit Pie XII, que renaisse un sens profond de solidarité entre les peuples si l'on veut que soit rendue plus rapide et plus efficace la guérison du monde. » (Message du 1^{er} septembre 1944.) Le lien de cette solidarité ne peut être que celui envoyé tout exprès aux hommes pour que par Lui et en Lui ils s'aiment; le Christ qui a dit à tous les hommes de tous les temps et de tous les pays : « Aimez-vous les uns les autres. »

Présentez-vous hardiment enfin avec la vieille prière qui révèle à tous la seule raison profonde de notre fraternité universelle : *Notre Père qui êtes aux cieux...*

Et criez à tous, et montrez que c'est vrai : « Nous, nous croyons à l'amour, nous croyons que les hommes sont faits pour s'aimer; Dieu l'a dit; nous y croyons. Et voilà pourquoi nous nous aimons. »

† LOUIS, évêque de Limoges.

LE COIN DES F. F. I.

Depuis quelque temps, notre vieille cité limousine a retrouvé son animation. Elle a vu arriver tous ses jeunes, venus pour la libérer.

Eh! oui, ils sont sortis de leurs bois, tous les gars du maquis. Ils redonnent à la ville sa joie et sa vie.

Et déjà ils sont loin, les jours où nous couchions à la belle étoile, sous la tente ou dans le foin, mangeant quand nous pouvions, à droite ou à gauche.

Pourtant que de jours de garde, de nuits de veille sur les routes, que d'embuscades dressées contre le boche dans tous les coins de notre Limousin.

Et les coups durs, les copains tombés à nos côtés, ceux-là ont droit à notre admiration, ne les oublions pas.

Maintenant, c'est la vie de caserne, nous couchons dans des lits, un grand nombre d'entre nous a été habillé, les autres ne tarderont pas à l'être. Et puis l'on est en ville. Plus besoin de venir chez soi en cachette, la nuit.

A certains moments pourtant nous regrettons les jours passés dans le maquis.

Cependant, en réfléchissant, nous devons voir que la vie mili-

taire, la discipline que l'on nous impose est nécessaire si l'on veut redonner à la France la place à laquelle elle a droit.

Lorsqu'il fallait agir en cachette, nous avons été volontaires. Maintenant, au grand jour, nous serons encore là. Resterons-nous quelque temps à Limoges, nous ne le savons pas.

Toutefois nous n'oublierons pas l'accueil chaleureux de la population le jour de notre entrée dans la ville ou au cours des diverses manifestations.

Nous devons remercier aussi tous ceux qui ont permis et favorisé l'organisation du foyer F. F. I., notre foyer, vraiment bien achalandé. Là nous retrouvons des copains de toute la région. Nous passons de bons moments. La salle de jeux fonctionne. La bibliothèque aussi va permettre à tous de se distraire pendant les soirées qui vont venir.

En effet des équipes ouvrières se chargent de ramasser des bouquins chez les habitants. Que tous ceux qui le peuvent fassent un effort et donnent joyeusement les volumes qu'ils possèdent.

Tous les F. F. I. leur en seront reconnaissants.

Un des F. F. I.

TRIBUNE OUVRIÈRE

A Limoges, chez F... et B..., ébéniste, un jeune M..., au bout de deux ans d'apprentissage, gagne 4 francs de l'heure. Il va aux cours obligatoires de perfectionnement pendant les heures de travail; celles-ci ne lui sont pas payées. Malgré son contrat d'apprentissage, il ne fait depuis deux ans qu'assembler et poncer des tables de même modèle.

Chez Y..., fabricant de chaussures, deux jeunes filles, l'une depuis neuf ans, l'autre depuis six ans, exercent le métier de finisseuse (si l'on peut appeler un métier, le travail consistant à couper les fils).

Et la liste s'allongerait indéfiniment.

Demain pourtant nous avons droit à fonder un foyer, élever des enfants, avoir un « chez soi ». Comment, avec un salaire pareil, pouvons-nous le préparer?

Le pays aura besoin d'ouvriers et d'ouvrières consciencieux pour le relever, le reconstruire; et nous-mêmes, nous n'avons qu'un désir, c'est de mettre dans notre travail quotidien notre intelligence, notre cœur, le meilleur de nous-mêmes.

Mais, est-ce possible, quand on fait toujours le même geste, le même travail (couper des fils pendant neuf ans!) quand on nous réduit à l'état d'esclaves ou de machine. Jamais une variante, jamais une explication, jamais la moindre initiative...

Jeune, toi qui aspiras à l'épanouir dans le travail « bien fait », toi qui voudrais par un apprentissage sérieux, t'assurer une situation stable qui te permette de faire vivre ton futur foyer dans la sécurité et dans la joie, il ne s'agit pas de gémir, de te lamenter, d'être de ceux qui regardent, de rester dans cette jeunesse sans vie; il faut en sortir, il faut que ça change.

Tout seul, tu ne peux rien.

Par nous, pour nous, entre nous, nous serons forts et pourrons tout.

Pour une jeunesse qui :

- soit fière de son travail;
- respecte la jeune ouvrière;
- se dévoue dans la famille;
- soit vraiment fraternelle;
- travaille au progrès du pays.

Viens avec nous et En avant!

BÉBERT.

JEUNE TRAVAILLEUR

Alsacien - Lorrain

Tu sais, toi, ce que c'est que l'espoir tenace envers tout et malgré tout. Toi, l'évacué de 1940, tu attendais le retour et malgré la grande bataille perdue tu as espéré, aussi bien que toi, l'expulsé de 1940, avec les trop fameux 50 kilogrammes de bagages et 2.000 francs (si encore tu les avais), toi, l'évadé des années suivantes. Nous tous nous n'avons jamais douté qu'un jour viendrait où ensemble nous nous réunirions « là-haut » avec ceux qui ont souffert, avec les déportés de Pologne, avec ceux du front de Russie..., du moins ceux qui en reviendront. C'est dans la souffrance d'ici que nous l'attendions ce jour : tu connais la vie à six ou sept dans une chambre; tu connais la paillasse du Secours National; tu connais l'angoisse du foyer sans avoir un sou de côté; tu sais ce que c'est d'avoir faim, de te sentir isolé, seul... Et malgré tout cela tu as espéré quand même!...

Oui, notre chère Alsace-Lorraine revivra plus belle et plus heureuse dans la communauté française.

JEAN LE LORRAIN.

TA PLACE

jeune travailleuse

DANS LA FRANCE NOUVELLE

(Suite de la page 1.)

tail, dans un service identique, il y a une telle différence de traitement pour un homme et pour une femme que c'est à se demander si vous autres hommes, qui êtes les maîtres de la situation, vous ne vous réservez pas la possibilité de pouvoir acheter les femmes. »

Il y avait bien de quoi s'indigner, et devenir féministe à bloc, et rêver de l'émancipation de la femme vers laquelle nous semblons marcher. Mais attention! Qu'est-ce que le féminisme, qu'est-ce que l'émancipation de la femme? Que signifie l'égalité entre la femme et l'homme? Est-ce que, dans cette direction, on ne risque pas de dérailler et tomber dans de nouveaux excès?

Féministe ?

On a écrit là-dessus des livres et des livres. Moi, je vais te dire simplement ma façon de voir, et comment je comprends ta place de jeune travailleuse dans la France de demain. Si tu n'es pas de mon avis, tu pourras me répondre, à la rédaction du journal, et comme ça nous entamerons un dialogue qui pourra être intéressant pour tout le monde.

Je pense que la femme est l'égal de l'homme, mais qu'elle en est très différente.

Elle est son égale, parce qu'elle a une âme intelligente et libre, parce qu'elle est maîtresse de sa destinée, au moins sur le plan spirituel, parce qu'elle peut s'élever autant que lui dans le domaine de la pensée, et de l'amour, et du dévouement.

Et si je me place sur le terrain chrétien, surnaturel, la femme est encore l'égal de l'homme, recevant la même grâce, ayant le même Christ pour Rédempteur, appelée à la même vie éternelle.

Et pourtant la femme est bien différente de l'homme : dans sa constitution physique, dans sa mentalité, dans son rôle familial et social, et c'est cela qu'il ne faut pas oublier si l'on veut rebâtir un monde qui soit à peu près d'aplomb — je dis « à peu près » — car il est bien difficile de construire une société « qui tourne parfaitement rond », comme on dit.

Il n'y a pas de doute que, physiquement, la femme est en état d'infériorité par rapport à l'homme, même avant qu'elle soit appelée à la maternité. Elle est plus encore quand cette maternité survient : grossesse, allaitement, l'écart de certains travaux masculins.

Socialement, tandis que l'homme est plutôt orienté vers la cité, la femme est plutôt orientée vers la famille, elle est gardienne du foyer, gardienne de la vie et de tout ce qui se rapporte à la vie.

Voilà des choses qu'un féminisme bien compris ne doit jamais oublier. Es-tu de mon avis, jeune travailleuse?

Tes droits.

Alors quelle sera ta place, quels seront tes droits dans la France de demain ?

Ton droit, c'est d'abord une bonne éducation, doublée d'une bonne instruction, une vraie préparation à la vie. Il n'est plus admissible, dans une France qui se respecte, qu'une gamine de quatorze ans, en pleine crise d'adolescence, soit jetée directement des bancs de l'école dans l'atelier ou dans l'usine, où trop souvent l'atmosphère est malsaine, physiquement et moralement. Je réclame pour toi — es-tu de mon avis? — une halte d'une année, au cours de laquelle tu te prépareras à ton métier de femme, tu recevras une formation familiale et ménagère, en même temps qu'une culture désintéressée qui t'aidera à t'engager dans la vie avec vaillance et fierté.

Ton droit, c'est un apprentissage sérieux, dans la mesure de tes capacités. Même si tu ne peux devenir une ouvrière qualifiée, et si tu dois être manœuvrière en usine,

il convient que, pendant deux ou trois années encore, ton éducation générale se poursuive de telle sorte que ton entrée dans le milieu de travail soit pour toi, non une déchéance, mais le commencement d'une vie humaine plus pleine.

Ton droit, c'est un salaire convenable, proportionné à la qualité et à la quantité du travail que tu fournis, salaire basé sur le principe d'un minimum vital, et qui te permettra de vivre indépendante, la tête haute, et d'envoyer promener le monsieur — ton chef trop souvent — qui cherche à te soulever, pour te séduire.

Ton droit, lorsque tu seras mariée, ce sera de rester à ton foyer, pour assurer à ton mari et à tes enfants des conditions de vie normales. Et, sur ce point, que de réformes à faire, non seulement dans la législation, mais dans les mœurs et dans les mentalités! Le mari comprend-il assez que les tâches ménagères et familiales sont un vrai travail, équivalent au travail du dehors sinon supérieur? Les hommes d'Etat comprennent-ils assez que la rénovation morale et spirituelle de la France est étroitement liée au retour de la femme au foyer?

Ton droit, enfin, c'est de dire ton mot dans les organisations ouvrières, syndicales ou autres, et même dans les organisations politiques, surtout lorsqu'on traite des questions relatives à la santé, à l'hygiène, à l'éducation, et tant d'autres pour lesquelles il est indispensable que la femme soit entendue.

Il est invraisemblable de voir la plupart des problèmes sociaux, familiaux ou autres, traités presque exclusivement par des messieurs. Il faut voir avec quelle désinvolture — et parfois quelle suffisance, quelle ignorance — ils escamotent les questions féminines, quand ils ne les ramènent pas, purement et simplement, à des problèmes masculins. « Affaires de femmes? c'est secondaire. »

Eh bien! non, ce n'est pas secondaire.

La femme fait et défait le foyer.

La femme fait et défait la cité.

La femme fait et défait la nation.

C'est justement parce que je veux travailler à refaire le foyer, et la cité, et la nation, que je revendique le droit et l'honneur de servir, modestement, mais énergiquement, bien à ma place, et dans mon rôle de femme.

Trouves-tu que je sois trop révolutionnaire?

LA J. O.

Ça se lit

Ça se discute

Ça se vend

UN ARCHEVÊQUE aviateur

Mgr Francis Spellman, archevêque de New-York, est actuellement l'aumônier des forces américaines. Il est le seul archevêque aviateur, détenteur du brevet de pilote depuis de nombreuses années. Cet aviateur a, à son actif, une action d'éclat d'un genre sûrement inédit.

En 1931, lors de la tension entre le Vatican et le parti fasciste au cours de laquelle fut confisqué le numéro de l'Osservatore Romano reproduisant le texte de l'Encyclique de Pie XI, cet archevêque, qui n'était qu'évêque, sans crier gare, décolla de Rome avec un numéro du journal inédit et, atterrissant à Paris, fit connaître au monde le texte interdit à Rome. Mussolini, le Duce, ne lui aura pas envoyé une lettre de félicitations et maintenant c'est un peu tard...

LA J.O.C. A LUTTE

depuis 1927, lutte et luttura jusqu'au bout pour la LIBÉRATION TOTALE de tous les Jeunes Travailleurs

Elle réclame

l'Institution : du Délégué des Jeunes ; du Prêt au mariage et de la Caisse dotale ; de la Formation professionnelle ; du Salaire vital et pré-familial, et avant tout le

Statut légal du Jeune Travailleur

Pour cela elle propose aux Jeunes Travailleurs et aux Jeunes Travailleuses de vivre

Fiers, purs, joyeux, conquérants

dans une amitié fraternelle

C'est nous la vraie

RÉVOLUTION !

CINÉMA

« Si cela se passe ainsi dans la vie, ce n'est pas la peine d'être sur terre, c'est trop bête. »

Que de fois n'avons nous pas entendu cette réflexion désabusée, le lundi matin dans nos bureaux ou nos ateliers ! L'après-midi du dimanche s'était passé au cinéma... et c'est tout le profit qu'on en retirait ! Une illusion de plus qui s'était envolée ! Un dégoût de vivre un peu plus lourd à porter !

En effet, d'une enquête sur la valeur morale et éducative des films passés pendant un mois, dans les salles de spectacles d'une fédération, on arrivait à cette déplorable constatation : sur 52 films, 9 seulement pouvaient être vus par tous, 27 étaient à donner dans la catégorie pour adultes, 11 dans celle « pour spectateurs très avertis », et enfin 6 dans la catégorie à proscrire.

Et pourtant le cinéma qui peut, à juste titre, être considéré pour nous, ouvrières et employés, comme une école de loisirs, devrait être éminemment éducatif. Nous aimons le cinéma pour de multiples raisons : artistes, mise en scène, costumes, décors, etc... mais nous voudrions que tous en recherchant une, utile entre toutes, l'éducation. Beaucoup n'ont pu, comme nous le désirons bien souvent, recevoir une éducation familiale poussée, nous avons dû, pour vivre, travailler. Ce n'est pas l'usine ou l'atelier qui ont pu nous inculquer ou développer en nous une instruction suffisante, bien au contraire. Le cinéma qui exerce un attrait si grand peut remplir ce rôle. Il doit le remplir.

NOUS VOULONS UN CINÉMA MORAL ET ÉDUCATIF

Aussi 500 jeunes travailleuses, réunies en meeting, le 11 juin dernier, avaient-elles adopté, à l'unanimité, un ordre du jour dans ce sens.

« Nous voulons et demandons — disaient-elles — des films démontrant l'amour vrai, où s'expriment de beaux sentiments, où l'on ne voit que des scènes propres, et si la vie doit être présentée dans son réalisme, qu'elle le soit avec discrétion — Part n'est pas une copie servile de la nature ; des films sur la vie familiale, tels que nous, jeunes filles, nous souhaitons la vivre, sans divorce, sans séparation, dans un foyer uni, où les sentiments maternels ne seraient pas exclus pour être comme obligatoirement remplacés par l'adultère stérile ; en un mot des films qui élèvent l'esprit, et qui donnent le désir de se hausser soi-même. »

Maintenant que la libération de notre territoire est presque achevée, nous continuerons l'œuvre entreprise de notre libération spirituelle et morale qui elle ne sera jamais assez parfaite !

Pour un cinéma plus propre en avant ! un cinéma qui respecte notre dignité de jeunes filles et nous aide à mieux accomplir à notre foyer de demain, la mission qui nous attend d'être, pour le bonheur de notre mari, de nos enfants et de notre pays, des épouses et des mères exemplaires.

NOTRE ENTRAÏDE

Les Equipes d'entraide ouvrière sont nées il y a quelques mois, lors des bombardements, alors qu'il s'agissait de venir en aide aux familles sinistrées de Limoges. Des centres d'accueil étant prévus par quartier, il restait à former sur le quartier des secouristes compétents capables d'être les chefs responsables et de donner les premiers soins. Nous espérons, avec juste raison d'ailleurs, qu'il n'y aurait plus de bombardements. Mais nous savions aussi qu'un jour viendrait où nous pourrions apporter à tous l'aide de nos vingt ans.

Ce jour que jamais Limousin n'oubliera fut celui de la délivrance. Les Equipes d'entraide ouvrière avaient désormais un but qui prenait deux aspects : accueillir avec joie, enthousiasme, notre vaillante armée, fêter la libération et payer notre dette envers les familles éprouvées pour la patrie et la paix.

En quinze jours, sept séances de quartier, qui furent un triomphe de générosité, furent données au profit de maquis ou de leurs familles.

En quinze jours plus de 40.000 francs ont été recueillis et distribués à des veuves ou des mères de jeunes tombés au champ d'honneur.

40.000 francs d'argent ouvrier remis à des familles ouvrières par les Equipes d'entraide ouvrière.

A l'hôpital, les blessés des salles Saint-Maurice, Saint-Louis, Sainte-Jeanne-d'Arc, gardent le souvenir de leurs chants, leurs danses, leurs cigarettes et... de leurs sourires.

Sourires qui faisaient dire à l'un d'entre eux en voyant notre écusson : « E. E. O., je ne sais ce que cela veut dire, mais ce que je n'ignore pas, c'est que ce sont les premières qui ont pensé que nous étions étendus sur un lit d'hôpital et qu'on ne peut l'oublier. »

On encore la réflexion de cette maman de cinq enfants, à qui nous avons exprimé la reconnaissance de tout le peuple limousin et qui nous disait :

« Voyez-vous mes petites, si vous n'étiez pas venues, je me demandais ce que j'aurais pu leur donner à manger. »

Hier c'étaient les sinistrés. Aujourd'hui le maquis. Demain ?... Même si la paix, demain, obtient enfin à la classe ouvrière des conditions matérielles de vie et de travail équitables, ne restera-t-il pas encore assez de misères morales et cachées auxquelles les E. E. O. ne se laisseront pas d'apporter le témoignage de leur réconfort fraternel et de leur entraide.

UNE ÉQUIPÈRE.

MESSAGE à la Jeunesse Ouvrière de France

Camarades,

C'en est fini du terrible esclavage ! Poursuivie depuis 4 ans, la J. O. C. métropolitaine, après celle d'Afrique du Nord, peut enfin, au grand jour, adresser à la jeunesse ouvrière de France son salut fraternel.

Quatre années de luttes et de souffrances ne doivent pas se clore sans que nous ayons salué la mémoire des morts de la classe ouvrière tombés pour la justice et la liberté. La J. O. C. salue ces martyrs et pleure dans le sinistre bilan plus de 100 de ses dirigeants qui ont été fusillés, 12 dirigeants nationaux de la J. O. C., 100 dirigeants fédéraux, plusieurs centaines de militants, de dirigeants et de dirigeants, ainsi que l'annuaire national du Mouvement ont été incarcérés. Ceux-là donnent à la J. O. C. le droit de saluer tous les travailleurs qui ont souffert et qui souffrent encore dans les geôles pour qu'avance l'heure de la libération du pays.

Mais quatre ans de luttes ne font pas oublier à la J. O. C. les dix-sept années d'efforts qu'elle a déployés au service de la jeunesse ouvrière. Forte de ses 400.000 adhérents, elle n'a jamais cessé de combattre pour que la jeunesse salariée ne soit plus en France l'éternelle exploitée et l'éternelle abandonnée. La J. O. C. ne poursuit qu'un but : celui de libérer la jeunesse ouvrière de l'emprise du capital, de l'arbitraire ou du plaisir. Elle veut pour la jeunesse travailleuse une éducation véritable afin que la classe ouvrière soit pour notre pays le premier artisan de son salut.

Aujourd'hui, dans les souffrances et dans le sang, notre pays recon-

quiert sa liberté. Il appelle sa jeunesse à la lutte. Mais il ne faudrait pas qu'il ne pense uniquement à elle que quand il s'agit de se battre.

La République française doit prendre en considération les légitimes aspirations de la jeunesse salariée, pour laquelle la J. O. C. DEMANDE :

— La PROLONGATION de la SCOLARITÉ jusqu'à DIX-SEPT ANS.

— Une ORGANISATION SÉRIEUSE DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE et FAMILIALE.

— Un SALAIRE JUSTE.

— La TROISIÈME SEMAINE DE CONGÉS PAYÉS.

— Le DÉLÉGUÉ DES JEUNES.

— Le PRÊT AU MARIAGE et la CAISSE DOTALE.

— Le STATUT LÉGAL du JEUNE TRAVAILLEUR et de la JEUNE TRAVAILLEUSE.

C'est par sa jeunesse que notre pays doit commencer sa révolution, la révolution que le monde entier attend de la France, la révolution de la liberté, de la justice et de la fraternité.

Camarades ! Rejoignez nos rangs, enrôlez-vous dans nos équipes d'entraide ouvrière.

Notre solidarité fraternelle achèvera la libération du pays.

VIVE LA CLASSE OUVRIÈRE ! VIVE LA FRANCE !

Le Comité national de la J. O. C. Le Comité national de la J. O. C. F.

LE RÔLE DES TRAVAILLEURS DANS LE MONDE DE DEMAIN

LE PRIMAT DE L'HUMAIN...

c'est assurer à l'ouvrier

LA SÉCURITÉ DU TRAVAIL ET DU SALAIRE

Si les experts économiques et monétaires réclament pour demain la participation des représentants de la classe ouvrière à leurs discussions et prises de décisions, c'est que les problèmes sociaux, économiques, financiers et monétaires sont trop intimement mêlés pour qu'on puisse les traiter isolément les uns et les autres. Ce fut l'une des erreurs du traité de Versailles que d'avoir méconnu cette interdépendance, et voulu régler les questions sociales directement par le Bureau International du Travail, sans se préoccuper des facteurs économiques qui les commandaient. Autant vouloir arrêter le jet d'eau en le bouchant avec la main au lieu d'aller tout simplement tourner le robinet.

Nous devons éviter demain de retomber dans cette erreur, et il est nécessaire de nous bien persuader qu'il n'existe plus aujourd'hui de problèmes purement sociaux, il existe des problèmes économiques dont les incidences sont sociales. A quoi bon, en effet, pour ne citer que cet exemple, obtenir sur le plan social une augmentation de salaires si sur le plan économique une hausse des prix vient nous faire perdre plus que le bénéfice de l'avantage obtenu ?

A quoi bon nous battre pour la retraite des vieux si une dévaluation monétaire vient rendre illusoire la pension accordée ? Il nous faut donc remonter à la source et savoir manœuvrer le tableau de bord de l'économie nationale et internationale pour assurer le bon fonctionnement de l'ensemble de la machine.

Comment la question se présentera-t-elle demain ?

Donner à l'humain le primat sur l'économique, c'est assurer d'abord à l'ouvrier la sécurité de son travail. Cette sécurité ne sera pas satisfaite par la généralisation de l'assurance chômage ou de la pension de retraite. Il faut encore et surtout assurer la sécurité du pouvoir d'achat du salaire, c'est-à-dire la fixité des prix.

Mais pour que les prix soient fixés à l'intérieur d'un Etat, il faut que le change de la monnaie nationale soit également fixe, sans quoi les marchandises importées viendront à chaque instant détruire par leurs variations de prix l'équilibre obtenu. Et comme le change monétaire exprime le rapport entre la valeur de deux monnaies respectives, pour que ce change soit fixe, il

faudrait que les deux monnaies en question le soient également. Il faut donc un accord monétaire international. La sécurité de l'ouvrier exige, par conséquent, cet accord international.

Or, un tel accord ne peut pas stabiliser les monnaies d'une façon absolument rigide. Les courants du commerce international, en effet, sont sujets à de certaines fluctuations du fait de la concurrence, de la qualité des marchandises échangées, de la publicité, etc. On pourra peut-être obtenir une certaine régularité de ces échanges, on n'en obtiendra jamais l'absolue fixité. Les monnaies seront donc elles-mêmes sujettes à de certaines fluctuations autour d'un point d'équilibre. L'accord international parviendra vraisemblablement à limiter ces fluctuations, à les bloquer dans un cadre fixe entre un minimum et un maximum. Il ne saurait être remis en question à chaque instant pour rajuster les changes les uns par rapport aux autres.

L'OUVRIER FRANÇAIS DOIT POUVOIR DISCUTER AVEC L'EXPERT, ET AJUSTER SON INTÉRÊT PARTICULIER À L'INTÉRÊT GÉNÉRAL.

Il sera donc inévitable qu'à l'intérieur des Etats ces variations se répercutent sur les prix et par là même sur les salaires. L'ensemble prix-salaires ne constituera donc pas un couple absolument rigide, mais présentera une certaine souplesse permettant les adaptations nécessaires.

Comment doser cette élasticité des prix et des salaires par rapport à l'élasticité des changes internationaux ? Comment accorder l'intérêt du travailleur à une sécurité des prix avec celui du producteur à une souplesse des échanges permettant la concurrence ? C'est le problème qu'auront à résoudre les techniciens.

Pour le résoudre, ils ne devront perdre de vue ni l'intérêt de l'ouvrier ni celui du commerçant ou de l'industriel. Voilà pourquoi la coopération des intérêts sera nécessaire

dans l'organisation économique de la société future. Voilà pourquoi l'ouvrier doit pouvoir discuter avec l'expert et ajuster son intérêt particulier social à l'intérêt général économique.

Il ne faut pas que les ouvriers ou

patrons appelés à discuter avec les techniciens économiques se considèrent comme les représentants d'intérêts particuliers, en tant que membres d'une institution monétaire, ils doivent aider à élaborer la meilleure politique considérée du point de vue de l'intérêt général, et ils peuvent être ainsi appelés à proposer aux groupes avec lesquels ils sont spécialement en contact, des sacrifices au moins temporaires, et à insister pour les leur faire accepter.

D. D.

NOUVELLES DIVERSES

CORÈZE. — Pour venir en aide aux sinistrés d'Espéran, victimes de la terreur nazie, les Equipes chrétiennes ont organisé une journée de solidarité sous le couvert des F. U. J. P. Plus de 50.000 francs ont été ramassés et remis au maire de la ville.

Nous lisons dans l'« Aube » du 16 septembre 1944 :

Marseille pendant la libération... 10 jeunes gens décidés... 700.000 habitants ravitaillés

Nous avons pu joindre M. André Denis, dirigeant national de la J. O. C. pour la région de Marseille. Il se trouvait dans cette ville lorsque le 21 août commençaient les combats entre les F. U. J. P. et les Allemands. Le 22 au matin, Denis apprenait que le ravitaillement avait été confié par la préfecture au chef des équipes nationales. Etant donné les attaches précédentes de cette personne, notre ami s'indigna quelque peu, se présenta lui-même à la préfecture... et on lui offrit, s'il en avait les moyens, de prendre le ravitaillement en charge.

André Denis avait sous la main une équipe de jeunes décidés à faire le maximum. Il accepta. Dès ce jour-là, ce fut son équipe — une dizaine en tout — qui assura tout le ravitaillement de la ville. Quels furent leurs moyens ? Quatre-vingt voitures environ, qu'ils réquisitionnèrent eux-mêmes. Ils avaient pour cela demandé que leur soit donnée toute autorité, qu'ils puissent se procurer de l'essence facilement et qu'on mette à leur disposition des voitures avec haut-parleurs pour pouvoir informer la population des décisions prises.

Immédiatement, ils bloquèrent les stocks de ravitaillement et les firent garder en vue de les distribuer. Ils se mirent aussitôt à l'ouvrage et approvisionnèrent en farine tous les boulangers, livrant quelques 100 tonnes en quelques jours. Egalement, des stocks de lait furent répartis dans toutes les pharmacies pour les enfants. De plus, ils prirent en charge tous les quartiers bombardés. Il faut réaliser ce que cela représente pour Marseille pris sous le feu de tous les côtés, en particulier depuis Notre-Dame de la Garde. C'est ainsi que sous le tunnel du Carénage, long de 3 kilomètres, des milliers de personnes étaient entas-

sées sans pouvoir sortir. Ce sont nos jeunes qui assurèrent leur ravitaillement pendant les neuf jours de combat sous la mitraille incessante. Nos camarades assurèrent en outre, dès le premier jour, le ravitaillement des 5.000 soldats F. U. J. P. de Marseille.

On peut ajouter à leur actif la prise en charge effective de tous les services de Secours national et, par conséquent, toutes les distributions, tout le travail que cela comporte.

Autre détail qui gêne l'esprit dans lequel ils travaillèrent : ils réquisitionnèrent tout le champagne qui se trouvait dans les boîtes de nuit et le distribuèrent aux malades et aux blessés. Il faut dire qu'ils avaient pris également à leur compte le ravitaillement de tous les hôpitaux.

Leur magnifique travail dut d'ailleurs se payer de huit morts et parmi le personnel qu'ils avaient dû requérir, une vingtaine de blessés.

Nos camarades qui appartenaient tous à ce qu'ils appelaient dans la clandestinité le « Comité de coordination et d'action chrétienne », se révéleront ainsi d'une façon précise et efficace à la population de Marseille et l'on fit immédiatement appel à eux pour la gerance des affaires publiques. Très vite, ils furent des représentants dans les Comités de libération, aux Commissions des mêmes Comités et on leur offrit deux postes de conseillers municipaux. Nous devons dire que ces places étaient largement gagnées.

Il nous plaît de signaler ce travail courageux et efficace qu'ont réalisé des jeunes décidés — notre camarade André Denis a seulement 24 ans — et de prouver par là que des tout jeunes sont capables de participer effectivement à la vie publique pour peu qu'on leur fasse confiance et qu'on leur donne les moyens d'agir.

Nous rappelons qu'André Denis, en 1941, était permanent régional de la J. O. C. pour notre région et qu'il est originaire de Brive.

Le public limousin a pu l'applaudir au cours de la présentation du statut légal du jeune travailleur au meeting le 28 avril 1941, au cirque-théâtre de Limoges. Quand la radio anglaise nous apporta cet élan de fraternité dont il fut l'animateur, personne de nous ne put s'en étonner, qui connaissions l'activité enthousiaste de notre jeune camarade. Qu'il rejoigne, ainsi que son équipe, le salut de toute la Jeunesse ouvrière limousine !

“ L'ORDRE C'EST LA JUSTICE INTÉGRÉE DANS L'ÉTAT ” G. Bidault

JEUNE TRAVAILLEUR !

Toi qui veux
une vie ouvrière plus belle
ADHÈRE AU PROGRAMME
JOCISTE

DES FRANÇAISES

L'HÉROÏSME de nos mamans ouvrières

Dans les villes et les campagnes du Limousin et du Périgord, tant de petits gars sont tombés pour la libération de la France!

D'après maints témoignages, leur dernier cri devant la mort c'était : Maman, maman..., celle qui garde de tout, des maladies et du chagrin, celle qui guérit.

Vaillantes femmes françaises que « leurs » mamans. Avec un héroïque et tranquille courage, elles continuent le sacrifice de leurs petits soldats.

Et je pense à tant de mamans de notre classe ouvrière, restées seules, sans ressources, sans plus aucune affection. A tant de mamans de Jocistes comme celle d'André, de Maurice, celle d'Albert, tous les trois massacrés alors qu'ils rejoignaient leur groupe.

Avec quelle vaillance elles acceptent la cruelle séparation. Leur grand fils, le beau gars qu'elles ont élevé au prix d'un rude travail, qui maintenant pouvait leur assurer un peu de repos et leur donnait tant d'affection. Elles acceptent de les donner à la France, elles ne se révoltent pas, elles ne sont pas non plus des résignées, elles sont des volontaires. A l'appel de la patrie elles ont répondu : Présent! A l'appel du Christ avec leurs gars elles ont dit : Fiat. De vraies Françaises, des chrétiennes authentiques.

Admirables de sérénité dans leur souffrance, ce sont elles qui apportent aux jeunes militants, camarades de leur fils, le réconfort. Une militante me disait, parlant de l'une de ces mamans : « Lorsque je vais la voir, ce n'est pas moi qui la réconforte, c'est elle qui me regonfle. »

C'est encore cette maman qui, dans son quartier, dans l'usine, poursuit elle-même l'apostolat de son fils : « Il faut continuer comme il l'aurait fait. »

Mamans de notre classe ouvrière, n'avez-vous pas payé un lourd tribut à la guerre..., mamans de prisonniers, mamans de déportés, mamans de ceux qui combattent, mamans de ceux qui sont tombés.

Que de fois j'ai vu sur vos visages fatigués, l'empreinte d'une angoisse sans nom, celle de la souffrance, celle des larmes. Mais si vos cheveux ont blanchi, si vos traits sont fatigués, si vos yeux ont pleuré, c'est encore auprès de vous que nous, les jeunes, irons puiser le courage de lutter et de vaincre.

Il faut continuer l'œuvre qu'ils ont commencée, nous voulons à leur exemple, vivre dangereusement et courageusement, nous voulons mourir comme ils sont morts : en Français, en chrétiens.

N'oublions pas

... — *Ceux qui depuis plus de quatre ans mènent derrière les barbelés, sous le regard impitoyable des sentinelles ennemies, une existence combien inhumaine et combien pénible.*

... — *Ceux qui depuis un an et demi souffrent dans de lointains camps de travail, ayant été contraints à une déportation en pays ennemi.*

Ne les oublions pas dans nos attitudes, nos paroles, nos loisirs, dans notre vie de tous les jours.

Prisonniers, déportés ils sont loin de leur pays, de leur foyer, de toute affection. Tous souffrent physiquement certes, mais combien plus moralement de cette vie d'exil qui leur a été imposée.

Souvenons-nous, en mars 1943, lors des premiers départs en Allemagne, des hommes que l'on allait chercher à leur domicile, de l'esplanade de la gare des Bénédictins interdite à la foule par un service d'ordre trop strict, des quais bordés d'hommes en armes vêtus de kaki et de vert, le long desquels s'alignaient les convois, des inscriptions aux portières, des départs au chant de la Marseillaise, des multiples arrêts causés par la sonnerie du signal d'alarme, de la détresse des mères, des épouses, des enfants.

Ils ont emporté là-bas toutes les qualités françaises nécessaires à leur nouvelle existence.

Inertie organisée et bien masquée, sabotage constant, serviabilité entre eux et envers les autres étrangers, esprit de compréhension pour ceux qui avaient des coups de cafard; et combien d'autres qualités qui leur ont permis de tenir.

Pour leur garder un moral élevé, pour leur rappeler leur pays, pour leur parler de la vie de notre Limoges, nous leur expédions 300 Bulletins tous les mois. Son titre : Contacts de notre vieux Limoges, était illustré par une vue d'un quartier cher à tous. Des colis de livres collectés dans nos quartiers ouvriers leur furent adressés, un ballon de football demandé par l'un d'entre eux partait quelques jours après emportant combien de belles et saines parties de sport.

Là bas, prisonniers, travailleurs de toutes classes se sont unis par les liens invincibles de l'amitié dans la dure épreuve de chaque jour.

Comme eux, sachons nous unir dans un même idéal. Notre pays demain saura recueillir le vrai fruit de notre union qui sera une vie de justice dans une vraie paix tant attendue par notre classe ouvrière.

R. S.

Le jeune travailleur n'est pas seulement un ensemble de muscles, à mettre en valeur, des réflexes à utiliser, ni une énergie à exploiter.

Le jeune travailleur est un homme; il a un corps qui doit se développer harmonieusement, une intelligence qui doit s'épanouir librement, un cœur qui est fait pour vibrer à l'unisson des autres; il a une âme, qu'aucune contrainte ne saurait brimer.

Georges MAITRET.
(Limoges, 21 juin 1942.)

PROPRIÉTÉ PRIVÉE

La dignité de la personne humaine exige donc normalement comme fondement naturel pour vivre, le droit à l'usage des biens de la terre, auquel répond l'obligation fondamentale d'assurer à tous les hommes, autant que possible, la propriété privée.

Les normes juridiques positives, qui régissent la propriété privée peuvent changer et en restreindre plus ou moins le libre usage, mais si elles veulent contribuer à la pacification de la communauté, elles devront empêcher que l'ouvrier qui est ou doit devenir père de famille, soit condamné à une dépendance, à une servitude économique inconciliable avec ses droits de personne.

Que cette servitude dérive de la dictature, du capital privé ou de la puissance d'Etat, l'effet en est le même...

PIE XII.
(Message de Noël 1942.)

CEUX qui paient...

Je reviens de ce grand sanatorium qui, imposant et majestueux, domine la vallée de la Vienne.

Là j'ai vu ceux qui souffrent, ceux qui supportent, ceux qui paient toutes les conséquences d'une vie désordonnée, d'une vie abrutissante et inhumaine. Là j'ai vu le témoignage de toutes les er-

de détresse de tous ces corps meurtris.

Eh bien! jeunes ouvriers, jeunes malades, c'est à nous de changer cela. Nous devons travailler, lutter pour que demain nos frères cadets ne connaissent plus cela, ne succombent plus à cela, ne meurent plus de cela. Notre Jeunesse



Photo Sana.

reurs, de toutes les négligences, de tous les manquements, de tous les crimes commis, envers nos ouvriers, envers nos apprentis, envers toute notre classe ouvrière. Là j'ai vu ceux qui ont succombé au taudis, au travail pénible, malsain, abrutissant, à la misère, et à la faim. Là j'ai croisé des regards brillants, touchés des fronts brûlants, serrés des mains moites. Là... et là seulement... j'ai senti la gran-

de l'ouvrière doit se lever, forte et décidée, pour réclamer partout l'application de ses droits, la sauvegarde de sa liberté, de sa sécurité, de sa vie. Notre Jeunesse ouvrière doit placer bien haut son idéal d'amour et de justice qui, seul, pourra rendre à tous l'espérance et la joie des lendemains heureux. Toujours fière, pure, joyeuse et conquérante elle ira sans cesse en avant!

LA JEUNESSE MALADE.

Le plus beau moment de toute ma vie C'est lorsque tu mets ta tête sur mon épaule, Si j'ai vécu jusqu'à maintenant, Si j'ai souffert, si j'ai lutté, si j'ai attendu si longtemps, Je crois bien que c'est pour cela. J'y pensais, il y a longtemps : quand elle sera là Et qu'elle posera la tête sur mon épaule, Comme un liseron sur un pieu de la clôture, Ce sera le plus beau moment de ma vie. Et maintenant c'est arrivé, Et ce sera toute la vie. Lorsque tu es comme cela, près de moi, si confiante, si faible, C'est à ce moment-là que je me sens plus fort Et que je ne sens plus ma faiblesse. Quand tu as du chagrin, quand tu me demandes pardon, Et quand ta tête se pose là, sur le creux de mon épaule, Tout change alors pour moi et je n'ai plus peur de rien, Et ce geste que nous faisons, que nous avons inventé dans notre [amour,

Et cette confiance qui est en toi, et cette force qui est en moi, C'est le point de départ de la vie. Car, je le sens bien, nos parents l'ont fait Et ils ont trouvé, en le faisant, le courage de vivre, Et nos grands-parents aussi l'ont fait, et tous ceux d'avant aussi, Jusqu'au premier et la première, Et cela, c'est la vie.

DÉDÉ LE MYSTIQUE.

Celles qui attendent

MARINETTE A SON PRISONNIER

Cinq ans d'attente, cinq ans si loin l'un de l'autre. Et maintenant plus de nouvelles...

Que ce silence m'est donc pénible!

A certains jours, mon cœur est lourd, bien lourd.

Je m'impatiente parfois, je suis triste; je pense à ta souffrance, à ton isolement.

Je souffre pour toi, mon cher prisonnier, et ta peine m'est plus pesante que la mienne.

Mais comme, ô mon ami, je me sens unie à toi, dans cette commune épreuve.

Je sens grandir chaque jour notre amour déjà si fort; notre confiance, déjà si totale, s'affermir encore au contact de l'épreuve douloureuse.

Ensemble nous construirons notre foyer où l'on s'aimera tant, bien plus et bien mieux qu'avant.

Gardiennne de ce foyer en construction, gardiennne de nos chers souvenirs, gardiennne de notre mutuel amour, de ton cœur et du mien, je veux l'être aussi pour l'avenir.

Je veux être prête pour ton retour, prête à devenir ta femme,



celle de qui tu attends tellement, je le sais. Prête enfin pour nos petits de demain : gardiennne de la vie.

Tu ne liras pas cette lettre dans

ton stalag, elle ne pourra plus aller te rejoindre là-bas, une barrière nouvelle, celle du silence, s'est ajoutée aux autres. Mais fidèle au rendez-vous, fidèle à ton souvenir, j'écris chaque soir quelques lignes pour toi.

A ton retour, tu pourras prendre et lire ces feuillets, ils seront le témoignage palpable de notre union de cœur et d'esprit, de notre commune pensée pour laquelle il n'y a point de barrières.

Si quelquefois je suis triste, je suis aussi courageuse; va! je veux être digne de toi.

Courageuse et confiante en l'avenir, confiante en la vie, confiante en notre jeunesse et notre amour.

Je ris et je chante, pour semer autour de moi un peu de bonheur, et pourtant...; mais, vois-tu, je me prépare pour plus tard. J'aurai tant de choses à te faire oublier, tant de joie, tant de bonheur à te donner. Déjà à la maison, au travail, partout, je m'efforce d'être cette donneuse de joie.

Très bientôt, peut-être — j'y crois, tu sais — nous serons deux à rayonner le bonheur.

Marie VILLOUTREIX.

Imprimerie Charles-Lavauzelle et C^{ie}
110, avenue Baudin, Limoges.
Le Gérant : Jean HEISSAT.